419
1.10
10

VERITAS

LE ROSAIRE

SOMMAIRE

OCTOBRE 1904

GRAVURES :

Notre Dame du Rosaire
La Vierge à la Chaise *(Raphael)*

TEXTE:

Le Rosaire — *T. R. P. Ollivier*
Les Errants (poésie) — *J. B. Mercier*
Le Bx Jean de Verceil (fin) — *T. R. P. Boitel, O. P*
La lecture (8me article) Les lectures frivoles — *T. R. P. Hage, O. P.*
A propos du Jubilé — *R. P. Doyon, O. P.*
Saint Louis Bertrand — *T. R. P. Boitel, O. P.*
La Mission de la Jeunesse Contemporaine (7me article) Préparation intellectuelle : L'art de Parler — *R. P. A. Vuillermet, O. P.*

Chronique Dominicaine — Variété : La Rose bénite — P. VÉRON.

Vol. X, No 10.

Prédications Défunts

L. P. Morin & Fils

MANUFACTURIERS DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, etc., Découpage, Tournage, Embouvetage, Bois de Sciage et de Charpente, Bardeaux, Lattes, Clapboards, etc. Séchoir à Vapeur attaché à l'établissement.

RUE ST-ANTOINE - - ST-HYACINTHE.

L. A. BRETON,

—MARCHAND DE—

THÉ ET CAFÉ

AUSSI :

Vaisselle, Verreries, Ustensiles de Cuisine.

☞Prix spéciaux aux membres du Clergé et aux Communautés.

Rue Cascades, ST-HYACINTHE

N. P. VIENS,

Marchand au detail de

Fruits domestiques et importes,

EPICERIE GÉNÉRALE, CONFISERIE, LÉGUMES,

Coin des rues Cascades & Mondor

ST-HYACINTHE.

L. N. TRUDEAU,

DENTISTE

No. 102 RUE MONDOR....

ST-HYACINTHE

Dentiers de toutes sortes faits sur commande. Téléphone 279.

PHARMACIE CENTRALE,

COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR

—o—

Dépot général de

REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Dr E. ST-JACQUES,

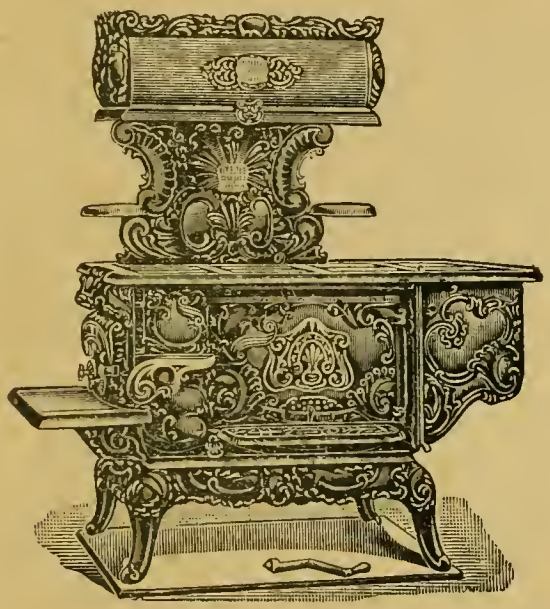
ST-HYACINTHE.

Veuil les signaler ces annonces.

B .B. P. 205. TEL. BELL 98

C.E.BRODEUR, 277 rue Cascade St-Hyacinthe

Ferblanteries ! Vous trouverez toutes sortes de ferblanteries : Bassins pour Fromageries, Moules à Fromage, etc. Tout ouvrage en Fer-blanc, Coppe, Métal, fait sur commande. Couvertures de toutes sortes, Corniches en Tôle, Sky-Light, Ventilation sur nouveau système perfectionné. Plafonds métalliques, etc., etc., etc.



Poêles AU BOIS AU CHARBON
Pour Cuisine, Salon, Chambres, Salle Publique, etc.

Ustensiles de Cuisine, en Fonte et en Granit de tous genres. Une spécialité de grandes dimensions pour l'usage des Grosses Maisons, Hôtels, Collèges, Communautés, Couvents, etc., etc,

Appareils de Chauffage, A L'EAU CHAUDE ET A LA VAPEUR : : : : :

Plomberie en Général, VALVES ET FITTINGS $\frac{1}{8}$ de pouce à 4 pouces : : : :

☞ Attention sérieuse donnée à toute matière par la malle. ☜

Veuillez signaler cette annonce.

AUX ABONNES

Nous demandons à ceux de nos lecteurs qui ne conservent pas la collection de vouloir bien nous adresser les Nos de janvier et février 1904.

Nons envoyons les comptes aux abonnés retardataires. Qu'on veuille bien acquitter cette petite dette le plus tôt possible afin de nous éviter les frais de collection.

Pour les collèges : — On nous a déjà demandé beaucoup de numéros du *Rosaire*, contenant les articles sur " La Lecture " et " La Mission de la Jeunesse Contemporaine." Nous en avons encore un certain nombre — se hâter de les demander. Nous donnerons les abonnements à 50 cts pour les élèves des collèges, de juin à juin.

Mme Elizabeth Seton, par LAURE CONAN, en vente chez l'auteur : Malbaie, Comté de Charlevoix.

L'abbé Jos. Saint-Denis.—L'encyclique du jubilé 1904, à l'usage des confesseurs du Canada et des Etats-Unis, fascicule 136 pages, 10 c., franco, 12 c., en vente au *Rosaire*.

R. P. H. Rousseau, O. P.—Le Livret du St-Rosaire, 6e édition, 1904, fascicule 64 pages, 5 c., s'adresser au couvent des Dominicains, Notre-Dame de Grâce Montréal, ou au *Rosaire*.

T. J. BOURGEOIS

Marchand de Poisson

GROS et DÉTAIL -:- -:- -:- TEL. 17

St-Hyacinthe, Que.

Capital souscrit et paye : $115.000

La Cie de Gaz, Electricité et Pouvoir,

DE SAINT-HYACINTHE,

FOURNIT :—Eclairage au Gaz et à l'Electricité, Force Motrice, Accumulateurs, Lampes Incandescentes, Poêles à Gaz, Fers à Repasser, Eventails et Appareils pour Eclairage, etc. ☞Ouvrages de tous genres dans le Gaz et l'Electricité.

Bureau de Direction : P.F.Payan, Président, Eus. Brodeur, Vice-Président, J. C. Désautels, Secrétaire, Ls. Brousseau, Gérant.

Electriciens : Geo. Pomminville, Jean Fradette.

Téléphone No 32. **Bureaux : 110 Rue Cascades, ST-HYACINTHE**

Veuillez signaler ces annonces.

LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

VOL. X. No 10. Octobre 1904. ABONNEMENT { CANADA $1.00 / FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

LE ROSAIRE

CONSIDÉRÉ comme prière vocale, le Rosaire nous est le plus sûr moyen d'atteindre le cœur de Dieu, par l'invocation de sa très sainte Mère.

Il est en effet la répétition de l'*Ave Maria* c'est-à dire de la salutation de l'Ange, complétée d'abord par celle d'Elisabeth, puis par celle de l'Eglise catholique. A ne prendre de cette formule que sa première partie,— celle dont nous pouvons dire qu'elle est toute céleste,— il n'y en a pas de plus propre à toucher le cœur de Marie. "Quand elle l'entendit pour la première fois, de la bouche de Gabriel, elle conçut aussitôt dans ses flancs très purs par la vertu de Dieu ; et maintenant chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots qui furent le signal de sa maternité. ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au ciel et sur la terre et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle ressent"(1).

Comment pourrions-nous donc douter de l'effet produit par la récitation de ces milliers d'*Ave Maria*, qui montent incessamment, des quatre coins de la terre, vers le trône de la Reine des Cieux ? Si misérables que semblent d'abord nos acclamations à la Vierge-Mère, parce qu'elles sortent de nos lèvres,—ne sont-elles pas, en fin de compte, les échos de la parole angélique, n'éveillent-elles pas nécessairement des souvenirs sans pareils ? L'amour qui balbutie en est-il moins l'amour ? — Et faut-il être éloquent pour rendre acceptables les témoignages de sa vénération ? Peut-être pour d'autres, mais non pour une mère, à qui la voix de ses enfants est toujours la plus douce et la plus persuasive.

(1) Lacordaire. *Vie de Saint Dominique*, c. VI.

Ce n'est pas seulement à l'ange que Marie prête une oreille attentive, quand nous récitons l'*Ave Maria* : c'est encore à la mère du Précurseur, dont l'enfant tressaille dans le sein maternel à l'approche de la mère du Verbe Incarné : c'est aussi à l'Eglise, épouse et continuatrice du Christ, dans sa mission de sauver les âmes destinées à former le royaume, dont le sceptre est remis à ses mains. Il nous est donc impossible de lui parler ce langage, sans la certitude d'être pour elle le principe de tant de joies, qu'elle semble ne pouvoir jamais assez nous les rendre en grâces de toute nature.

Il nous reste toutefois à présenter une meilleure justification de notre confiance dans l'effet de la Salutation angélique. Si nous la récitons comme il convient, c'est d'abord en nous qu'elle éveille les émotions et les souvenirs auxquels nous venons de faire allusion. L'*Ave* ne saurait avoir de sens ni de portée dans notre bouche, s'il ne sort d'un esprit et d'un cœur pénétrés du sentiment auquel il correspond naturellement. Pour le chrétien véritable, c'est-à-dire intelligent et réfléchi, chacune de ces salutations vise une des faveurs, des perfections, des gloires de Marie....

Et à mesure que la méditation féconde ce premier sentiment, l'âme s'imprègne de l'esprit de Marie, pénètre dans l'intimité de Jésus, et finit par vivre, avec ses divins modèles, dans une communauté de pensée et de volonté, d'où résultent à la fois la transformation progressive de notre vie et la puissance croissante de nos prières. Nous savons de mieux en mieux, ce qu'il faut dire, et nous le disons aussi de mieux en mieux, dans l'assurance toujours affermie d'arriver, par le cœur de la Mère, au cœur du Fils, et d'en tirer des trésors inépuisables de grâce et de salut.

***

A ne prendre l'*Ave Maria* que comme une formule agréable aux oreilles de Marie, nous aurions donc encore raison de croire à sa puissance : à bien plus forte raison, en lui donnant une âme par la méditation des mystères rappelés à notre souvenir, devons-nous en attendre de plus merveilleux résultats, fût ce la rénovation du monde. Que coûterait en effet à Dieu cette œuvre d'apparence si diffi-

cile ? La création ne lui a guère coûté ; et, si nous disons de la Rédemption qu'elle a coûté *un prix ineffable, le sang de Jésus-Christ*, versé sur la croix, c'est en raison de la disproportion qui est entre la misère de l'homme et l'amour qui l'a relevée. Depuis cette effusion du sang libérateur, tout relèvement d'âme ou de peuple n'est plus qu'un corol-

NOTRE-DAME DU ROSAIRE.

laire de la miséricorde manifestée au Calvaire, — et pour la rendre nécessaire, la doctrine catholique nous apprend qu'il suffit d'un *Ave Maria de bonne femme*, pour emprunter la parole du plus illustre des théologiens. Ce ne sont pas les conceptions géniales ni les hommes extraordinaires qui sauvent les peuples, quoi qu'il en paraisse : ce sont des moyens ou des instruments entre les mains du Dieu *qui porte le monde sur trois doigts, et consent à épargner les*

Sodomes protégées par la prière de dix justes, dont le monde ignore les noms. Ne l'oublions pas, Marie est écoutée par cela seul qu'elle demande, et la mesure de la faveur qu'elle obtient est celle même de l'importance qu'elle y attache ; à nous, quand nous la supplions, de la forcer à nous écouter, par la simplicité, la ferveur et la persévérance de notre prière.

A l'idée de persévérance, dans la dévotion du Rosaire, se joint naturellement celle de répétition, et c'est ici que nous rencontrons la plus ordinaire et la plus étrange objection contre cette pratique. Les esprits forts se moquent, les chrétiens se plaignent de la monotonie de cette récitation et de l'ennui qu'elle engendre. Il y a déjà longtemps que le Père Lacordaire a répondu aux premiers, dans son magnifique langage. "Toutes les fois qu'une chose arrive à la perpétuité et à l'universalité, elle renferme nécessairement une mystérieuse harmonie avec les besoins et les destinées de l'homme. Le rationalisme sourit en voyant passer des files de gens qui redisent la même parole : celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours, il ne se répète jamais."

Avons-nous une réponse meilleure à faire aux chrétiens fatigués de la répétition de l'*Ave Maria* ? Réfléchissez et reconnaissez votre erreur ! Quand donc avons-nous trouvé fastidieux la répétition de cette parole. "Je vous aime," dite par quelqu'un de ceux qui ont pris notre cœur ? Tout au contraire, à mesure que l'affection devient plus vive, son langage semble s'appauvrir, se résumer dans cette formule toujours redite et jamais répétée : "*Je vous aime !*" — Mères berçant sur leurs genoux les petits enfants qui gazouillent : "Je vous aime !" — fiancés, pour qui toutes les harmonies de la terre ne sauraient valoir la douce cantilène : "Je vous aime !" — époux vieillis dans la fidélité conjugale, et qui se retrouvent jeunes à se dire encore "Je vous aime !" — cœurs blessés au plus profond d'eux-mêmes, que console et ravive le murmure d'une voix brisée ; "Je vous aime ;" — frères, amis, compagnons d'armes, qui recueillent sur les lèvres d'un mourant la suprême protestation : "Je vous aime," ne le savent-ils pas : *L'amour n'a vraiment qu'un mot et en le redisant toujours, il ne se répète jamais ?*

Et nous, qui le redisons si souvent, avons-nous peur de le répéter quand notre cœur déborde de joie, de tristesse, de complaisance, d'enthousiasme, d'admiration, à l'endroit de ceux que nous aimons ? Les grandes émotions comme les grandes passions sont muettes, ou tout au moins ne savent pas se répandre en paroles ; il leur suffit pour s'exprimer, de quelques mots, toujours les mêmes : nous savons lesquels pour les avoir si souvent redits : "Je

La Vierge a la Chaise (Raphael)

vous aime !" Après quoi, il n'y a plus qu'à se taire, à moins de recommencer, quoi qu'en pensent ceux à qui l'amour restera toujours une énigme, et sa langue un mystère.

Comment alors ne pas attribuer à Marie un sentiment si profondément enraciné dans le cœur de tous les hommes ? En la comblant de ses dons, le Créateur ne l'a pourtant pas faite si indifférente de nous qu'elle fût inaccessi-

ble aux impressions qui nous émeuvent ou insensible à ee qui nous est une joie. Même aujourd'hui qu'elle est dans la plénitude de la paix et du bonheur, nous ne pouvons la croire indifférente à l'élan qui nous porte vers elle pour nous associer au souvenir de ses allégresses ou de ses accablements,—puisqu'elle le garde comme un motif toujours nouveau de louange de Dieu qui maintenant la glorifie et l'inonde de délices. Quand donc nous appliquons notre esprit aux méditations du Rosaire, si notre cœur tressaille à la contemplation des faveurs accordées à notre Mère, des douleurs au milieu desquelles nous sommes devenus ses enfants, des splendeurs où nous voyons notre place marquée auprès d'elle, il nous est impossible de croire que son cœur maternel ne tressaille pas également dans la tendresse et la complaisance, et nous faut-il chercher longtemps la formule la plus propre à traduire les émotions, où son cœur et le nôtre aiment à se rencontrer ?....

***

Que fais-je donc ainsi qui ne soit dans la nature même de l'homme, de ses affections et des sentiments qu'elles déterminent ? Si mon cœur exulte, s'il est étreint par la douleur, qu'est-ce donc que j'attends de mes véritables amis ? Des discours prolongés ou des mots délicats ? Non : qu'ils restent près de moi, la main dans la main, les yeux dans les yeux, le cœur près du cœur, et qu'ils aient aux lèvres, en prononçant seulement mon nom, l'accent où je reconnaisse qu'ils sentent ma joie, comprennent ma souffrance ou s'associent à mon triomphe ! Un nom, rien qu'un nom : c'est bien assez pour qui aime, et jamais parole n'ira plus profondément dans mon âme que mon nom redit sans cesse et jamais répété par ceux qui savent me le dire.

Loin de redouter la répétition de l'*Ave* comme une cause d'ennui et d'impuissance dans la prière, il nous est donc naturel d'y trouver un principe de ferveur et de confiance. Du cœur de Marie, où elle a déjà trouvé accueil et espérance, elle monte au cœur de Jésus, et s'y confirme dans la certitude d'être exaucée. Le Fils n'a jamais rien refusé à sa mère ; la mère me refuserait elle à moi qui

suis aussi son enfant ? Que je la prie pour moi et pour mes frères en son adoption, j'ai le droit de compter sur sa tendresse maternelle, comme elle a le droit de compter sur l'amour filial de son Jésus ; non pas sans doute que je ne doive réserver le jugement de la divine sagesse sur l'objet ou la mesure de mes désirs, mais toujours avec un abandon plein de confiance en cette miséricorde infinie, qui sait donner à ma prière la forme convenable et la satisfaction nécessaire.

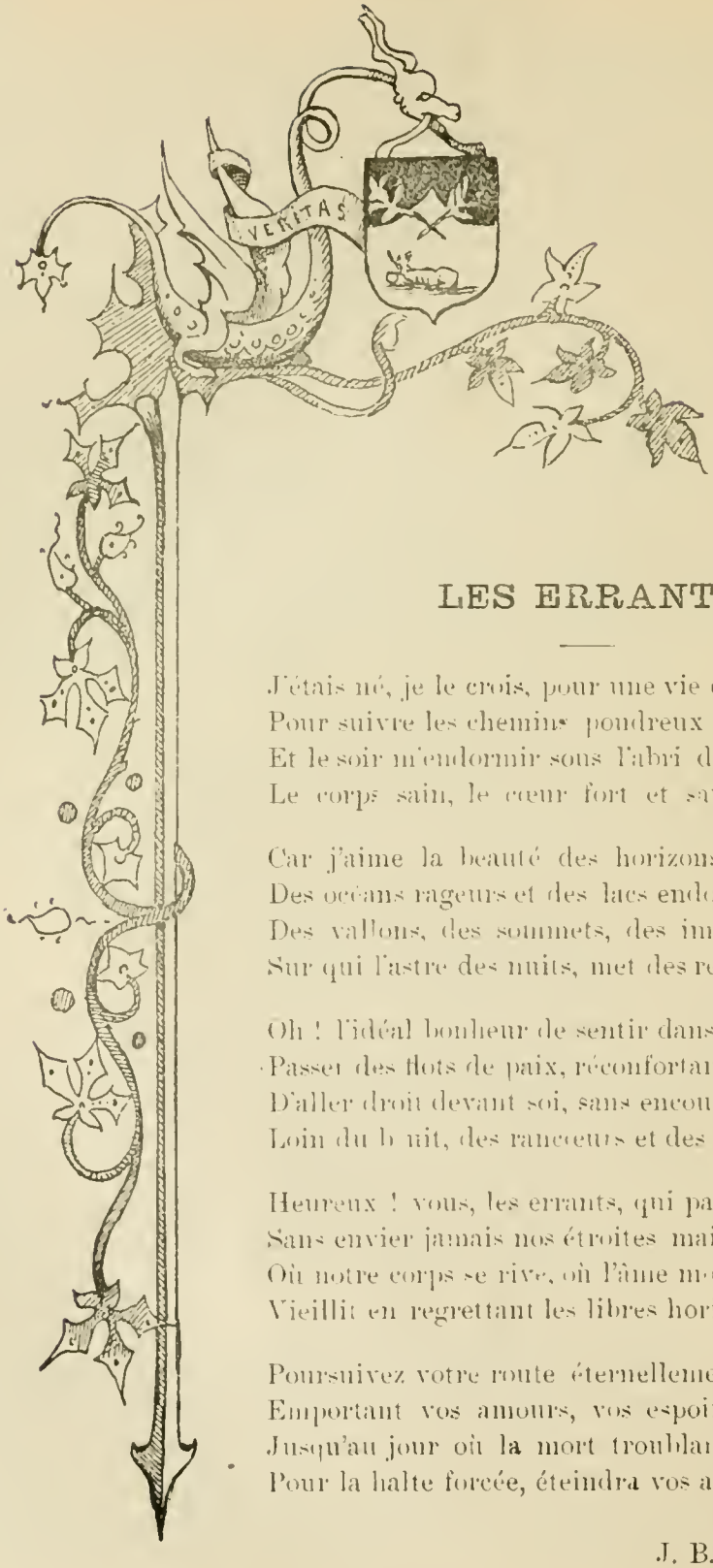
Et si l'objet de nos supplications est ce que Marie désire avant toute chose, — le salut de ces âmes pour lesquelles Jésus a daigné répandre le sang pris à ses propres veines, immoler la chair dont elle a vêtu sa divinitée —qui pourrait douter du succès de tant d'*Ave* sortis de tant de bouches, dans l'unité d'une même attente et d'un même espoir ? Le règne de Jésus-Christ est le terme de cette attente, l'objet de cet espoir ? Comment Marie pourrait-elle ne pas prier avec nous, avec la *toute puissance* qu'elle a sur le cœur de Dieu ? Il n'y a qu'une issue à notre recherche, la transformation des âmes et par conséquent du monde, avec l'aurore d'un nouveau jour pour l'Eglise et pour la patrie !

R. P. Ollivier, O. P.

—— o ——

Monseigneur Duval

Le 31 juillet, s'éteignait dans la paix du Seigneur, S. G. Mgr Pierre-Gonzales Duval, de l'Ordre des Dominicains, archevêque de Pétra et Délégué Apostolique en Syrie, résidant à Beyrouth. Depuis huit ans, il remplissait cette charge, à laquelle l'avaient préparé trente-neuans d'un apostolat fécond et laborieux dans les pays schisf matiques de la Mésopotamie, du Kurdistan et de l'Arménie. L'avenir dira ce qu'il a fait pour ces missions d'Orient, que Pie IX a confiées à la province dominicaine de France et où sont tombés déjà, *in exemplum fidei*, tant de nos frères en saint Dominique. Mgr Duval ne sera pas le moins illustre d'entre eux ; il a été l'organisateur de toutes ces missions, il a fait fleurir la vie régulière, et son nom restera comme celui d'un évêque pieux et prudent, d'un religieux fervent et fidèle, d'un apôtre tenace et persévérant.



LES ERRANTS

J'étais né, je le crois, pour une vie errante
Pour suivre les chemins poudreux de l'univers,
Et le soir m'endormir sous l'abri d'une tente,
Le corps sain, le cœur fort et sans désirs pervers.

Car j'aime la beauté des horizons sans bornes,
Des océans rageurs et des lacs endormis :
Des vallons, des sommets, des immensités mornes
Sur qui l'astre des nuits, met des reflets blêmis.

Oh ! l'idéal bonheur de sentir dans son âme
Passer des flots de paix, réconfortants et doux ;
D'aller droit devant soi, sans encourir de blâme,
Loin du bruit, des rancœurs et des regards jaloux !...

Heureux ! vous, les errants, qui parcourez le monde,
Sans envier jamais nos étroites maisons,
Où notre corps se rive, où l'âme moribonde,
Vieillit en regrettant les libres horizons !....

Poursuivez votre route éternellement belle,
Emportant vos amours, vos espoirs, vos bonheurs,
Jusqu'au jour où la mort troublant votre prunelle,
Pour la halte forcée, éteindra vos ardeurs.

J. B. MERCIER.

LE Bx JEAN DE VERCEIL

(Suite et fin)

APRÈS une inspection sommaire de l'état actuel de l'Ordre, il commença la visite des provinces, une à une. On le vit donc, d'année en année, sur les chemins de l'Italie, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Pologne... allant de couvent en couvent, toujours à pied, portant partout la lumière, la consolation, la fidélité vaillante à la règle, l'exemple vivant de la vie dominicaine. Se figure-t-on les fatigues de ces religieuses expéditions à pied, par tous les temps, en tous les pays, sans armes, sans argent, à la grâce de Dieu et à la charité des couvents à qui l'on demandait une gratuite hospitalité ? Cette charité fraternelle que Jean de Verceil voulait si parfaite entre religieux de tout ordre, mais principalement entre ceux du sien, il ne la rencontrait pas toujours. Témoin ce qui lui arriva dans un couvent d'Allemagne. Désireux de saisir sur le vif et non sur les apprêts d'une visite annoncée, la vie réelle des religieux, il recourut à une petite ruse dont le succès fut complet sinon réjouissant pour tous.

Il pria donc ses compagnons de rester en arrière, et, ne prenant avec lui que l'un d'eux, il se rendit au couvent. C'était l'heure du dîner. Le Frère portier, sans le connaître, le conduisit au réfectoire où les religieux étaient déjà. De quel pays êtes-vous ? demanda le Prieur. De la nation lombarde, répondit Jean. Et, sans plus dire, on leur indiqua leur place, au bout d'une table, après tous les autres. Ils furent servis misérablement. Cependant, les voyageurs voyaient le Prieur et ses religieux manger d'excellents poissons et boire du bon vin. Jean de Verceil pria le Frère servant d'aller demander pour son compagnon et pour lui un peu de poisson et de vin, car ils avaient marché longtemps et jeûné tout le jour. Le Prieur, mécontent, répondit tout haut. "Nous n'avons ni poisson ni vin pour les Lombards." Et l'on se leva pour les grâces. En ce moment, sonnèrent à la porte les autres compagnons du Rév. Père· Où est le P. Général ? demandè-

rent-ils. Le Général ? Personne ne l'avait vu et ne savait rien de lui. — Mais il n'est donc pas venu un bon vieux religieux avec son compagnon ? C'est le Général de l'Ordre ? — Mais oui. Effaré, le pauvre portier courut avertir son Prieur qui eût préféré être mort. Il se prosterna aux pieds de Jean de Verceil, se lamenta de l'avoir si mal reçu. Celui-ci le releva et ordonna de sonner le chapître. Devant toute la communauté, il réprimanda sévèrement le coupable, le déposa de sa charge et lui imposa une forte pénitence, pour inculquer à tous le devoir de la charité fraternelle qui ne connaît ni Allemands ni Lombards.

Une autre fois, c'était au sujet des études et encore en Allemagne. D'après les Constitutions, les diverses provinces de l'Ordre devaient envoyer leurs novices les plus méritants aux Etudes Générales, payer leur pension et les entretenir convenablement. Or, Jean de Verceil s'aperçut que la province allemande n'envoyait plus régulièrement d'étudiants ou ne pourvoyait pas à leurs besoins, les laissant complètement à la charge du couvent d'Etudes. Au chapître suivant, il rappela fortement à son devoir le Provincial infidèle, le cassa de sa charge et lui donna une pénitence telle que ses successeurs s'en souvinrent et n'oublièrent plus leurs étudiants.

Les nominations d'inquisiteurs des légations pontificales très importantes et très délicates ajoutaient leurs soucis à ceux du gouvernement intérieur. Rien ne lassait sa persévérance et son ardeur à promouvoir la perfection et l'honneur de l'Ordre. Il sentait qu'il n'était pas seul. Saint Dominique, en présence duquel il vivait toujours, l'inspirait et le soutenait toujours dans l'œuvre commune. Le fils, reconnaissant, aspirait à lui rendre un culte plus éclatant et de plus grands honneurs funéraires, il voulait surpasser dans l'amour le Bx Jourdain de Saxe. Il éleva au Saint Patriarche un magnifique tombeau, y transporta solennellement ses reliques, et tout embaumé du parfum qui s'échappait des restes vénérés, il crut que sa tâche était accompiie et qu'il n'avait plus lui-même qu'à se préparer à la mort dans la solitude d'un couvent ignoré. Il pria le Pape Innocent V d'accepter sa démission de Général. Celui-ci, ne voulant ni contrister un saint vieillard ni priver l'Ordre d'une telle lumière, en parla aux Définiteurs

du Chapître général de Pisè en 1276. Ceux-ci refusèrent et Jean de Verceil fut obligé de garder sur ses épaules le lourd fardeau. Les papes, qui l'avaient en très haute estime et vénération, ne cessaient de faire appel à sa grande expérience. Nicolas III le chargea de pacifier les chrétientés d'Orient, et pour rendre son action plus victorieuse, le créa patriarche de Jérusalem. Pour toute réponse, l'humble religieux le supplia, non seulement d'éloigner de lui cet honneur, mais de le décharger de son généralat. Le pape ne l'entendait pas ainsi. Il le blâma fortement de ce qu'il appelait son manque de courage et d'obéissance ; cédant aux sollicitations de plusieurs cardinaux, il voulait bien consentir à ne plus lui parler du patriarcat, mais il lui intimait l'ordre de conserver sa charge de général. La parole du pape était la parole de Dieu : on mourrait au poste, le long d'un chemin, s'il le fallait. Et il continua la visite des provinces, toujours à pied. L'heure vint cependant où il lui fut extrêmement pénible de supporter ces marches forcées. Il accepta l'adoucissement que l'amour de ses fils lui offrit. On quittait chaque étape à pied, et lorsque la fatigue devenait trop lourde, ceux des plus robustes parmi ses compagnons prenaient sur leurs épaules le vieillard chancelant et le portaient en chantant des hymnes pieux jusqu'au couvent le plus proche. C'est dans un de ces voyages qu'il sentit ses forces défaillir tout à fait et la mort avancer, prochaine et inévitable. Il venait de présider le chapître de Montpellier et retournait en Italie, à Bologne, où il désirait mourir, près du tombeau de Saint Dominique. Il ne put continuer sa route et revint à Montpellier, où il mourut le 20 novembre 1283.

Il laissait à son Ordre et à l'Eglise un grand exemple. L'Ordre a gardé, dans ses Annales, son souvenir comme celui d'un de ses enfants qui l'honorent le plus ; l'Eglise, en le béatifiant, le propose aux fidèles comme un héros et un protecteur. *Vivat in æternum.*

Fr. L. Boitel, O. P.

— o —

LA LECTURE

Article Huitième : Les lectures frivoles

DANS notre dernier article sur les lectures *relativement* dangereuses, nous aurions pu, nous aurions dû peut-être, à la circonstance de l'âge, ajouter l'étude d'autres circonstances de tempérament, de caractère, de condition, d'éducation, de vertu ou de faiblesse morale. Il n'est pas jusqu'à la circonstance de l'heure qui n'ait son importance en cette matière : telle lecture faite dans le calme de la matinée n'aura pas le résultat que l'on pourrait craindre dans l'effervescence de la soirée. Mais, outre que cette étude nous entraînerait trop loin, qui ne voit que ce concours de circonstances demande à être considéré dans chaque cas particulier, que dès lors la direction des parents ou du prêtre s'impose nécessairement en ce sujet, et qu'il y existe une double faute de désobéissance et d'imprudence pour quiconque n'étant pas sûr de la moralité d'un livre, se soustrait à cette direction.

Nous ferons une dernière remarque. On s'étonne dans le monde que les directeurs de conscience donnent en matière de lecture, des solutions différentes, permettant à l'un ce qu'ils défendent à l'autre, tolérant pour celle-ci ce qu'ils refusent sans pitié à celle-là. Cet étonnement cesserait, si l'on voulait tenir compte des principes que nous avons énoncés. Un directeur de conscience, qui aura une pénitente affligée d'un tempérament nerveux et exalté, devra se montrer plus rigoureux qu'envers une pénitente de nature calme et de caractère réfléchi. Il pourra permettre à celle qui est sérieuse et travaille par de sérieuses études à gagner sa vie, ce qu'il prohibera à celle qui ne cherche dans une lecture qu'un aliment à son imagination ou une distraction à sa légèreté. De même, un directeur de collège devra user de sévérité envers un jeune homme qu'il sait faible et qui est averti de sa faiblesse par de nombreuses expériences, tandis qu'il pourra user d'une plus grande condescendance envers un pénitent qui a atteint,

avec la maturité de l'âge, la maturité de la réflexion. On pourrait multiplier les exemples, présenter d'autres cas, former de nouvelles combinaisons : il faut toujours en revenir à ce principe et poser cette question. *Cette* lecture, vu les circonstances, est-elle oui ou non, *pour vous* une occasion dé péché ? La réponse résout le cas de conscience.

***

En descendant l'échelle des lectures pernicieuses, nous en arrivons au-dessous des lectures mauvaises et au-dessous des lectures dangereuses, aux lectures *frivoles et inutiles*. Elles ne renferment pas de mal positivement, elles sont plus imaginatives que réelles, plus extravagantes que judicieuses, et l'on sait, dès la première page, qu'après des péripéties fantastiques, Arlequin épousera Rosine. Beaucoup de feuilletons, dans les journaux, sont un type parfait du genre : on ne peut pas toujours dire qu'ils soient mauvais, mais il faut dire souvent qu'ils ne valent rien. On raconte qu'une feuille touriste, après avoir terminé son numéro par ces paroles : Et elle dit, mit le traditionnel *A suivre*, et s'en fut à la campagne prendre un repos bien mérité. Et voici qu'une avalanche de lettres vint le déranger dans sa solitude : c'étaient des lectrices qui le suppliaient de continuer son feuilleton, impatientes de savoir ce que l'héroïne du roman *avait dit*, tandis que le brave auteur, impatienté à son tour, s'écriait devant son hôte : Ce qu'elle a dit ? Mais je ne le sais pas encore moi-même ! Je verrai cela à mon retour.

Vide d'idée, voilà le premier caractère du livre frivole. Aussi, n'appellerai-je pas ainsi le livre qui malgré le libre cours laissé à l'imagination a pour but d'apprendre quelque chose au lecteur, en l'intéressant. Que vous lisiez, pour vous rémémorer la géographie des Etats-Unis le *testament d'un excentrique*, de Jules Verne, je ne vois rien à répondre, et même qu'en un jour de fatigue, vous demandiez à un conteur bien français, comme Daudet, de vous enlever votre migraine, je ne saurais vous blâmer. N'est-ce pas le bon Lafontaine, qui disait :

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême

D'autant plus que ces œuvres sont bien écrites. Et voilà le second caractére du livre frivole : il est incorrect de forme. On s'est moqué bien des fois de ce malheureux Ponson du Terrail, qui entre autres perles, a glissé celle-ci, dans un de ses feuilletons : Sa main devint froide comme celle du serpent. En cherchant bien, et même en ne cherchant pas, serait-il difficile de trouver, dans les productions littéraires de nos jours, d'aussi parfaites naïvetés ? Je ne parle pas des incorrections de langage, ni des accrocs données à la grammaire—et je me hâte de signaler les inconvénients de semblables lectures.

***

C'est tout d'abord du temps perdu. Le temps est-il donc pour vous chose si peu estimable que vous consacriez en pure perte de longues heures à de semblables lectures ? Il y a deux manières de perdre son temps : ne rien faire et ne faire que des riens. La seconde manière n'est pas plus louable que la première. L'oisiveté est aussi pernicieuse dans un cas que dans l'autre, et conduit aux mêmes tristes résultats. La loi du travail pèse sur tout homme venant en ce monde, et fussiez-vous nés dans une condition riche ou aisée, vous êtes encore tenus à occuper fructueusement les heures de vos journées. Pour l'homme, pour le jeune homme, cela ne fait pas de doute, et même pour la jeune femme, ou la jeune fille, que leur condition retient à la maison, combien de travaux utiles réclament leur sollicitude et leur temps ? Que si ces travaux d'intérieur laissent quelques loisirs, pourquoi ne pas les remplir par une étude sérieuse de littérature, d'histoire, de langue vivante ? Enfin, j'entends bien que l'on a besoin de repos et de distraction. Mais souvenez-vous qu'il y a un repos juste, nécessaire, méritoire même, celui qui contient en germe la fécondité du travail de demain, et qu'il y a un repos funeste, interdit, celui qui est la conclusion logique du : "J'en ai assez fait." Si donc vous aimez la lecture et que vous ayez des loisirs, choisissez avec goût, recherchez avec profit, et ne gaspillez pas, en des lectures frivoles, un temps précieux qui, après tout, ne nous est donné,—on l'oublie trop souvent—que pour sauver notre âme et gagner l'éternité.

***

Un second inconvénient—plus grave que le premier —est de faire vivre en dehors de la vie réelle les jeunes têtes et les jeunes cœurs qui se passionnent pour ces sortes de lectures. La réalite de la vie se présente sous le double aspect du devoir et de la douleur ; l'un et l'autre de ces aspects sont sévères, et ni l'un ni l'autre de ces aspects ne sont montrés dans les livres frivoles. Il reste entendu que dans ces livres tout se passe pour le mieux dans le meilleur des mondes ; sans doute, on aura soin d'y intercaler quelques pages destinées à produire une émotion plus ou moins factice, il y a tant de plaisir à pleurer d'une certaine manière, et la preuve en est que pour ni or ni argent la sensible lectrice ne voudrait interrompre son roman à ce passage, qui est le plus beau, parce que c'est là qu'on pleure ! Mais tenez pour certain qu'on ne pleurera plus à la fin du livre : toute difficulté s'aplanira, toute frayeur s'apaisera, un mariage au moins se fera, sinon plusieurs, — tout au plus, pour *renforcer* le sujet, imaginera-t on un meurtre ou un suicide — c'est si beau, un héros de roman qui est tué ou qui se tue, et c'est si triste, ma chère ! — Bref, *ma chère* fermera son livre, en rêvant qu'elle est l'héroïne du roman et en se demandant quelle attitude sera la sienne, quand le prince charmant daignera faire son apparition !

Et voilà ce que l'on attend sans doute pour donner à notre jeunesse une éducation forte et énergique ! Quelle pitié ! Ne voyez-vous pas que vous énervez toute vigueur et que vous brisez tout ressort ? Comment les préparez-vous ces enfants, et comment se préparent-ils eux-mêmes aux luttes de la vie, aux luttes du devoir, aux luttes de la douleur ? Certes, je ne prétends pas que l'on doive jeter sur les dix-huit ans d'une jeune fille le crêpe de la tristesse et du deuil, ni qu'il faille, sous prétexte de ne pas la tromper pousser les choses au noir ! Un peu d'insouciante gaieté ne messied pas à cette âge. Mais cette gaieté ne doit avoir rien de commun avec la frivolité, et peut s'allier parfaitement avec le sérieux dans les idées et avec l'attachement au devoir. Toute lecture est préjudiciable, qui infirme cette conviction que toute vie humaine est à base de devoir et qu'elle ne reçoit son couronnement et son auréole que dans l'épreuve et dans le sacrifice.

Obéir au devoir, supporter l'épreuve, c'est, pour employer le mot vrai, de la vertu. Or, a dit Joubert, pour enseigner la vertu, il n'y a qu'un moyen, c'est d'enseigner la piété. Parole remarquablement vraie, car la vertu est austère par elle-même : il faut lui adjoindre une douceur, et cette douceur vient de la piété.

Mais voici le plus grave inconvénient des lectures frivoles : elles éloignent et elles dégoûtent de la piété. L'expérience en a été faite souvent : jusqu'à un certain âge, on avait trouvé dans la prière et dans les exercices de la dévotion un goût et une consolation qui suffisaient à tout ; peu à peu, le goût s'est atténué, la consolation a fait place à l'insensibilité ; on s'est mis à rechercher les anciennes formules, et l'on a douloureusement constaté qu'elles ne disaient plus rien ; on est même arrivé à s'étonner qu'elles eussent pu dire quelque chose autrefois ! Que s'est-il passé ? De nouvelles formules, vides et creuses, remplacent les formules de vie et de salut, des hantises romanesques occupent l'esprit, que remplissaient jadis les saines et les saintes pensées, et le jour n'est pas proche, où l'on reviendra de tous ces écarts pour se remettre à la confiante et simple piété de l'enfance. Quel directeur d'âmes n'a pas rencontré de ces personnes, qui après dix ans et quinze ans de luttes, n'étaient pas encore guérie de la fâcheuse influence exercée sur elles par une lecture frivole et imprudente ! Regrettant leur erreur, elles n'avaient pas de plus sincère désir que de revenir à Dieu et à la piété, mais le virus de la légèreté les avait atteintes, l'indifférence avait suivi, et elles apprenaient trop tard que dans l'ordre de la grâce, comme dans l'ordre de la nature, rien ne peut pour la fleur réparer sa flétrissure, rien ne peut lui rendre l'éclat et la beauté perdus.

C'est ce que montre cette authenthique histoire par laquelle nous terminons :

Une dame aborde un jour un célèbre prédicateur et lui avoue qu'elle lit beaucoup de romans et d'autres publications, sans aucun scrupule sur le choix : "Mais pourquoi agissez-vous ainsi ? c'est très dangereux pour votre âme.—Je vous affirme que je n'y prends aucun mal ; c'est pour moi une distraction. — En êtes-vous bien sûre ?— Oh ! parfaitement certaine. — S'il en est ainsi, continuez

vos lectures ; seulement, chaque fois que vous serez sur le point d'ouvrir un de ces livres, ne manquez pas de vous mettre à genoux et de dire à Dieu : Mon Dieu, je vais lire ce roman pour vous plaire : je sais qu'il s'y trouve de mauvaises doctrines, de mauvais exemples et de mauvais conseils, n'importe, je vais le lire pour accomplir les promesses de mon baptême, pour procurer votre gloire et le salut de mon âme. — Mais je ne puis faire une prière comme cela, ce serait me moquer de Dieu. — Non, certainement, si cette lecture est bonne, vous pouvez et devez faire cette prière. — Mais ?.. — Ah ! vous sentez enfin que cette lecture n'est pas aussi indifférente que vous le pensiez d'abord. Parlez moi franchement. Autrefois, étiez-vous plus pieuse que vous ne l'êtes maintenant ? — Je dois l'avouer. — Et alors lisiez vous des romans ? — Jamais. — Alors, n'aimiez-vous pas mieux les études sérieuses, les travaux utiles ? Alors, fréquentiez-vous les sacrements avec plus de goût, de ferveur et d'exactitude ? — Hélas ! je l'avoue encore. — Eh bien ! je n'ai plus rien à dire ; vous venez de vous condamner et de reconnaître qu'il est dangereux pour votre âme d'agir comme vous avez fait."

T. R. P. Hage, O. P.

— o —

A propos du Jubilé

Correspondance.

" M. l'abbé Saint-Denis dans sa brochure sur le Jubilé 1904 à l'usage des confesseurs affirme que dans plusieurs diocèses le temps choisi va du 9 septembre au 8 décembre inclusivement, et que fait-il du texte *Ante tamen diem VIII mensis decembris ?* "

R—Il est certain que la période jubilaire finit au 8 décembre 1904. Ce jour est-il exclu du Jubilé ? A s'en tenir à la rigueur des termes, disait, le 21 avril, l'*Ami du Clergé*, on pourrait le croire. Il n'est cependant pas à présumer que la fête de l'Immaculée Conception, pour laquelle précisément le Jubilé a été accordé, soit exclue du temps du Jubilé, d'autant plus que les communions seront cer-

tainement plus nombreuses ce jour-là qu'à un autre jour de la période. C'était un argument de convenance.

En dehors de Rome, les évêques pouvaient déterminer l'époque jubilaire après le 2 juin, en fixant une période de trois mois avant le 8 décembre. Trois mois consécutifs se comptent suivant qu'ils se rencontrent, disent les canonistes, dans le calendrier : soit du 10 avril au 10 juillet exclusivement. Si donc on a le droit de terminer le Jubilé le jour de l'Immaculée Conception, la période jubilaire devra se compter du 9 septembre au 8 décembre inclusivement. Etait-ce le droit ? — Oui.

Le trois avril 1904 à cette question : (1)

VI. — *Cum Litterae apostolicae* (dont il est question plus haut dans la consultation), *definiunt menses Jubilares designandos esse "ante diem VIII decembris," quæritur utrum dies illa comprehendi possit intra trimestre Jubilæi?*

— *Sacra Pœnitentiaria, mature consideratis expositis, respondit : Ad VI. Comprehendi.*

Il est à noter qu'on ne peut pas commencer le 8 septembre et terminer le 8 décembre au soir, mais bien le 9 *septembre*, car la période jubilaire à déterminer est de trois mois et non de trois mois un jour.

Fr. C. Doyon, O. P.

(1) *L'Ami du Clergé*, 2 juin 1904, p. 498 et suiv.

— o —

La Mélancolie

La Mélancolie est la grande reine des âmes qui sentent vivement ; elle les touche sans qu'elles sachent comment ni pourquoi, à une heure secrète, inattendue. Le rayon de lumière qui réjouit les autres leur apporte des voiles ; la fête qui émeut et ravit les perce d'une flèche. C'est à grand peine que Dieu et Notre-Seigneur peuvent écarter du cœur qui les aime ces nuages vains et amers ; la souffrance est d'autant plus difficile à vaincre qu'elle a une cause moins réelle.

P. Lacordaire.

SAINT LOUIS BERTRAND

Fête le 10 octobre

LES Bollandistes sont des fournisseurs hagiographiques très riches. Il y a une vingtaine d'années, une Carmélite leur a demandé des matériaux pour une vie très remarquée de Sainte Thérèse, la grande sainte Espagnole. A peu près à la même époque, en 1881, le R. P. Wilberforce, dominicain, les trouva particulièrement généreux à l'égard d'un autre saint espagnol, Saint Louis Bertrand. Il reçut d'eux, avec le portrait de l'apôtre dominicain, deux biographies si concordantes et d'une si haute autorité, qu'il leur fit l'honneur de les reproduire, largement, en anglais. Cette vie anglaise plut au R. P. Folghéra, dominicain français. Pour occuper pieusement les rares heures libres du noviciat, il la traduisit, librement, en notre langue. Après plusieurs années de sommeil, cette traduction vient de paraître en un beau volume clairement imprimé. d'un type correct, soigné même dans le choix des mots et le tour de la phrase. Il est d'une lecture facile, édifiante et instructive (1).

Du reste, en latin, en anglais, en français, en aucune langue, cette vie ne peut être banale. Entre tous, Saint Louis Bertrand tranche par un air incommunicable de douce et oraintive mélancolie : c'est un saint du jardin des Oliviers et du Calvaire- Né à Valence, Espagne, en 1526, il entra dans l'Ordre de Saint Dominique en 1544, et, tout de suite, il entraîne les plus parfaits par sa régularité impeccable. Maitre des Novices, il les forme par une vigoureuse discipline à la vie dominicaine studieuse et austère. Prieur, il garde la résidence, maintient dans ses cloîtres, l'obéissance, la piété, le travail et l'amour de la prédication dont il offre lui-même l'apostolique exemple. De sa cellule de Père Maître et de Prieur, il rêve du mar-

(1) Vie de Saint Louis Bertrand, par le R. P. Wilberforce, de l'Ordre des Frs. Prêcheurs, traduit de l'anglais par le R. P. Folghéra du même Ordre. Lethielleux, Paris.

tyre, s'embarque pour la Nouvelle Grenade, où les longs voyages à pied, une prédication incessante à toutes sortes de peuplades sauvages et en tous leurs idiomes, un poison mortel absorbé sans défiance, tuent irrémédiablement sa santé toujours précaire. Il revient en Espagne où les nouveaux soucis des charges anciennes n'empêchent pas la peur des jugements de Dieu de garrotter son âme. Pur comme un ange, il spiritualise, par la prière et la pénitence, son corps à ce point qu'il lit dans l'âme des autres leurs plus secrets mouvements, sent, à leur odeur embaumée, s'ils sont en état de grâce, et devient triste, à leur aspect, s'ils ont péché. Par une bénédiction de sa main très sainte, il guérit les malades ; malade lui-même toute sa vie, il n'use jamais en sa propre faveur de sa puissance surnaturelle. Un an à l'avance, il annonce sa mort, à jour fixe, quoique des améliorations apparentes semblent contredire sa prophétie. "Nous croirions à votre guérison, lui disait l'archevêque de Valence, son ami, si vous ne nous aviez prédit votre mort pour le 9 octobre 1581, fête de Saint Denys."

Il mourut ce jour là, en effet, et le peuple se rua saintement sur ses dépouilles vénérées. Sa chape, sa robe furent mises en lambeaux, ses doigts coupés. Son corps, odorant, défie la corruption depuis des siècles, et son âme, béatifiée en 1608, canonisée en 1671, l'attend au Ciel. Moins respectueuses que la mort, les révolutions et les batailles se sont jeté et rejeté ses restes d'un sanctuaire à l'autre. En 1835, il fut, avec ses frères, expulsé définitivement du couvent des Dominicains. Il est exposé maintenant, dans l'église Saint-Etienne de Valence, sur l'autel du Saint-Sacrement, redisant, lui aussi, avec le Dieu du tabernacle, pour l'Espagne et pour la France : "Pardonnez leur, ils ne savent ce qu'ils font."

FR. L. BOITEL, O. P.

A nos abonnés

N. B.—Le **Samedi** de chaque semaine, une **messe basse** est dite en notre église du Rosaire, à l'intention de nos **abonnés.**

La Mission de la Jeunesse Contemporaine

(Septième article)

Préparation intellectuelle.—L'art de parler.

"La parole, a dit le P. Lacordaire, est la première puissance du monde ; elle est la cause de toutes les révolutions, heureuses ou malheureuses dont l'enchaînement compose l'histoire." Au service d'un homme de cœur, d'un ardent patriote, elle est un puissant instrument de régénération sociale ; c'est comme un levier à l'aide duquel il soulève les masses, un aiguillon avec lequel il les excite et les fait marcher. L'histoire est remplie des triomphes de la parole humaine au service de la vérité et de la justice. Il suffit de rappeler les victoires remportées au siècle dernier, par O'Connell, aux Communes anglaises, par Berryer, Royer, Collard, Montalembert et tant d'autres aux Chambres françaises. Sur les lèvres d'un homme pervers, la parole devient la première puissance du mal, le plus grand des fléaux pour notre humanité. Elle est la grande cause des agitations qui ont bouleversé le monde. Quand cette parole qui emporte avec elle des germes de dévastation se répand sur un pays et y est accueillie par des applaudissements, ce peuple est livré au mauvais génie de la Révolution.

La parole étant le moyen quasi officiel de l'apostolat, et pour le bien et pour le mal, notre devoir est tout tracé. "Le talent de la parole pouvant être mis en usage également d'un côté comme de l'autre, et servir beaucoup pour persuader des choses justes ou injustes, pourquoi les gens de bien ne s'appliqueraient-ils pas à l'acquérir pour défendre la vérité, puisque les méchants osent bien l'usurper et le faire valoir pour les intérêts de l'erreur et de l'injustice" (1).

---

(1) St-Augustin. *De doctrina Christiana II.*

De même que nous avons conclu, étant données les conditions de notre vie intellectuelle moderne, à la nécessité d'apprendre à écrire pour répandre nos idées par le livre et le journal, de même aussi nous devons admettre l'impérieuse nécessité d'apprendre à parler. "Qui donc règne parmi nous ? Qui a le sceptre et qui fait mouvoir les esprits ? Il faut bien le reconnaître, à notre honte, c'est la parole : non la parole qui se confond avec la pensée et la vérité, mais la parole vide et sonore, la parole tapageuse qui, au lieu de servir l'idée et d'en préparer le triomphe, s'en est violemment affranchie et est devenue le plus sérieux obstacle à la propagation de la vérité et à l'accroissement de son règne, la parole enfin qui flatte les passions, frappe les oreilles, effleure l'épiderme, mais ne va pas jusqu'à l'âme" (1).

II.—L'art de parler

Tout d'abord est-ce que cet art peut s'acquérir ? Ce don de la parole n'est-il pas l'apanage de quelques natures privilégiées, douées d'une sensibilité vive, d'une intelligence pénétrante, d'une imagination prompte et chez qui se trouve un besoin naturel de communiquer aux autres leurs idées et leurs sentiments, tandis que la plupart des hommes affligés d'une nature lente, timide, peu expansive sont réfractaires à la culture la plus persévérante et la plus intense et ne pourront jamais devenir éloquents ?

Sans doute, on trouve dans certains individus des dispositions naturelles pour la parole publique. Nous sommes étonnés parfois de constater avec quelle éloquence chaleureuse, des hommes sans culture soutiennent une querelle ou plaident un intérêt. Arguer de là que le don de la parole est absolument naturel et qu'il n'y a plus rien à faire pour le développer, c'est une aberration. On a pu rencontrer dans l'histoire, des hommes qui semblaient posséder par intuition tout l'art de la parole. Mais ces exceptions sont rares ; et règle générale le mot de Quintilien "on naît poète, on devient orateur" reste toujours vrai dans une certaine mesure. Il est nécessaire que celui qui veut exercer une influence par la parole, travaille pour développer et perfectionner ses dispositions naturelles.

(1) Le P. Didon, O. P. Les Universités Catholiques.

En quoi consiste ce travail de formation oratoire ?

Quel est le but de l'apostolat par la parole. C'est d'éclairer et de persuader "Instruire est nécessaire, disait déjà Cicéron, faire plaisir est doux, émouvoir et fléchir les volontés, c'est le triomphe de l'éloquence" (1). "Persuader, c'est entrer autant qu'on le peut dans une âme, mettre sa volonté dans la sienne, si bien qu'elle veut ce que nous voulons, sans que pourtant sa liberté soit blessée. Un tribun lance sa parole passionnée sur une multitude indifférente ; après quelques instants la voilà pénétrée, elle frémit, se livre et se tient prête aux exploits ou aux crimes pour lesquels on réclame le concours de ses bras robustes. Qui dira les prodiges de persuation opérés par la parole humaine ? Et remarquez bien en quoi ils consistent. La persuasion ne se contente pas de faire dire à une âme : *c'est vrai*, ce qui est déjà un beau résultat, elle lui fait dire : *Je veux* (2).

Pour exercer cette action sur la volonté humaine, il faut agir sur l'intelligence.

***

Comment parviendrons-nous à avoir une action sur l'intelligence.

L'esprit de l'homme est fait pour connaître la vérité. C'est sa nourriture, sa vie. Il n'est pleinement satisfait que lorsqu'il l'a trouvée et qu'il se repose dans sa contemplation. Quelle que soit la dépravation où sont tombés certains esprits, ils aiment quand même et malgré tout ce qui est vrai. Notre premier effort consistera donc à présenter la vérité dans toute sa lumière et dans toute sa simplicité, j'allais dire dans toute sa crudité.

Arrivons à parler clairement. Pour cela mettons en pratique le sage conseil de Boileau :

> "Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots pour le dire arrivent aisément."

Habituons-nous à vouloir sur toutes choses des notions précises. Ne nous contentons pas d'à peu près. Si nous nous complaisons dans un certain demi-jour vague et

(1) De Oratore 21.
(2) R. P. Monsabré, O. P. Discours.

nébuleux nous serons obscurs. Et alors, comment voulez-vous être compris d'un auditoire si vous-même ne savez pas ce que vous avez à dire ? Votre intelligence sera capable de se traduire, de s'expliquer au-dehors à la condition expresse qu'elle soit claire en elle-même. Sans doute, si votre discours n'est qu'une brillante chevauchée à la surface des choses, vous pourrez amuser, distraire, égarer vos auditeurs, endormir leurs esprits comme fait l'opium des chinois dans des rêves plein de nonchaloir et de fantômes, mais vous ne les instruirez pas, et cependant c'est vers ce but que doivent converger tous vos efforts.

Cette idée dont nous nous serons rendus maître, que nous aurons disséquée, nous l'exposerons simplement, en ayant bien soin d'éviter ce travers, fort commun chez les débutants, et on est débutant un peu à tout âge — de montrer tout son savoir dans un seul discours. Comment vos auditeurs pourraient-ils vous suivre et retenir quelque chose de votre démonstration, eux qui souvent ne connaissent pas le premier mot de ce que vous leur dites ? "Etant donnée la nature de l'esprit, la nécessité que Dieu lui a faite de cheminer lentement parmi les idées pour les assembler et les comparer à coup sûr, il va de soi que *le discours n'est pas une promenade de fantaisie*, mais une marche vers un but. Il y faut un ordre sensible, une visible unité. L'intelligence le réclame et aussi la mémoire de l'auditeur où nous avons assurément la prétention de laisser quelque chose " (1). Ayons toujours soin de faire un plan très simple, dont les parties soient nettement déterminées, les idées méthodiquement classées et logiquement déduites, où tout aboutit à une conclusion précise. Que tout soit le développement de l'idée principale, sur laquelle nous aurons soin de fixer l'attention des auditeurs, La proposition, a dit Fénelon, c'est le discours abrégé ; le discours n'est que la proposition développée " (2).

***

Nous exprimerons en termes clairs ce qui est clairement conçu dans notre esprit. Rappelons-nous souvent que nous parlons l'idiôme de " la nation au clair esprit et

(1) P. G. Longhaye, SJ.
(2) Fénelon. 1ère lettre sur l'éloquence,

au clair langage" suivant le mot de Louis Veuillot. Nous devons avoir à cœur de le bien parler. Conservons-lui toujours la lumineuse logique que lui ont donnée les théologiens et les philosophes du Moyen-Age, les fières allures et les grand airs du XVIIe siècle.

Prenons garde *aux néologismes* que l'on rencontre dans une littérature fort à la mode aujourd'hui. Servons-nous des mots qui existent, notre langue est assez riche, et laissons à des écrivains comme Huysmans le soin de fabriquer des mots bizarres qui sont une énigme pour le peuple, et que les lettrés eux-mêmes n'arrivent à comprendre qu'en recourant au grec et au latin, ou même à leurs vieux souvenirs d'étudiants. Dans un seul volume de cet auteur, *La Cathédrale*, j'en ai compté plusieurs centaines, et un érudit qui a eu la patience de pousser jusqu'au bout ces recherches, affirme qu'il y en a plus de cinq cents. Vraiment si chaque écrivain en inventait autant, ce serait bientôt la confusion de Babel.

Evitons aussi avec le plus grand soin tous les mots exotiques, au moins ceux qui ne sont pas consacrés par un usage presque universel. Cette remarque a son importance dans un pays, où à chaque instant du jour on coudoie des gens parlant une langue étrangère. Sans doute pour les rapports de la vie et pour les relations commerciales il est très précieux de connaître la langue de nos voisins ; mais de grâce, quand nous parlons anglais, parlons anglais et quand nous parlons français, parlons français. Beaucoup croient qu'il est de bon ton d'émailler la conversation française de mots anglais, c'est là une étrange erreur et contre laquelle, si nous voulons garder la pureté de notre langage, il faut absolument réagir. Ne prenons pas l'habitude de naturaliser les termes, les phrases mêmes de nos voisins et d'introduire chez nous leur vocabulaire du commerce, des jeux et des courses.

Mais direz-vous, notre langue manque de certains termes, et puis l'usage les ayant introduits dans la conversation courante, ne faut-il pas les employer ? C'est vrai, nous manquons de certaines expressions et quoiqu'en disent quelques écrivains, un peu trop momifiés dans les siècles passés, naus avons du progrès à faire. Nous ne sommes pas voués à l'immobilité. Il y a une évolution

quasi-nécessaire dans les langues vivantes. Laissons cette évolution se faire lentement, selon notre génie propre. Elle s'effectuera avec le temps. Fénelon lui-même la désirait déjà. Il y a dans sa *lettre à l'Académie Française* de curieuses affirmations à ce sujet. "Je voudrais autoriser, disait-il en terminant, tout terme qui nous manque et qui a un son doux, sans danger d'équivoque." Gardons une juste mesure et soyons prudent. Retenons ce sage conseil que je trouve dans Molière.

Toujours au plus grand nombre il faut s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.

***

Comment parvenir à cette clarté de l'Idée et de l'expression ?

Sans revenir sur ce que nous avons dit ailleurs de la nécessité de fortes études, nous acquerrons cette qualité primordiale du parler français, *en étudiant les maîtres dans l'art de bien dire.* Est-il une langue aussi riche que la nôtre ? Quelle mine inépuisable dans cet incomparable XVIIe siècle ! On se plaint qu'il n'y a rien à lire. Mais ceux qui parlent ainsi ont-ils lu seulement la moitié de nos chef-d'œuvres. De nos jours les modèles ne manquent pas. Le siècle dernier nous en a donné dans tous les genres. L'éloquence de la chaire, celle de la tribune et du barreau semblent avoir atteint l'apogée. Quels que soient les auteurs que nous choisissions, n'oublions pas ce mot du poëte :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par ses beaux côtés qu'il lui faut ressembler (1).

La seconde chose que nous ayons à faire, *c'est d'écrire beaucoup.* Non seulement l'écriture nous fait voir le fond de notre pensée et éclaire l'esprit : "C'est une filière, un laminoir qui étend merveilleusement les idées et exploite toute leur ductilité." Elle donne à la parole plus de netteté, de fixité et de rigueur. L'écrivain cherche et trouve les expressions justes qui donnent à la pensée sa complète manifestation.

(1) Molière. *Les Femmes savantes.*

L'habitude d'écrire sur toute espèce de sujets, lors même que vous n'êtes pas obligés de parler, fera que la parole correcte, châtiée, élégante, oratoire, vous deviendra comme naturelle, et que le moment venu de vous exprimer en public, vous parlerez parfaitement selon l'art, sans préoccupation et sans effort " (1).

Un autre moyen bien simple, à la portée de tous et que nous pouvons utiliser presque à chaque instant, *c'est l'attention dans nos conversations.* Un peu de bonne volonté suffirait à nous corriger de certaines fautes, à nous débarrasser de locutions vulgaires et qui sentent le terroir, à acquérir la propriété des termes, à trouver le mot juste. Il est facile aussi de remarquer les défauts des autres, afin de les éviter à notre tour. Dans ces entretiens familiers, parlons toujours correctement, évitant tout ce qui peut être une insulte à la grammaire. N'employons jamais d'expressions vulgaires, rien qui sente le jargon des rues, ou l'argot de l'atelier. Que ces sortes de termes n'aient pas droit de cité parmi nous. Insensiblement nous parviendrons à parler avec aisance et distinction.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(A suivre)

—— o ——

VARIÉTÉ

La Rose bénite

Nous sommes au soir de de la belle fête de Notre-Dame du Rosaire, en octobre 1884, dans la modeste église du village—un petit village des bords de la Loire,—enfoui dans la verdure, avec des chemins creux sous les saules, avec un large rideau de hauts peupliers sur la rive du fleuve.

Le voyageur qui passerait là-haut, sur la grande route blanche, au sommet du coteau, apercevrait à peine la croix branlante de sa vieille tour massive, perdue dans une touffe d'épais tilleuls.

(1) P. Monsabré, O. P. La Prédication.

Protégé par la Providence, le petit village, perdu dans l'ombre, a gardé, bien vivantes au fond des cœurs, la belle fierté des chrétiens libres et la vieille foi des aïeux.

Et c'est pourquoi, au soir de la belle fête de Notre-Dame du Rosaire, dans la modeste église du village, joyeusement enguirlandée, devant la chapelle de la Vierge, étincelante de lumières, hommes et femmes sont là, à genoux, les yeux fixés sur la Madone, le chapelet dans la main et l'*Ave Maria* sur les lèvres...

Mais plus d'un regard est humide de larmes, et plus d'un front est comme voilé d'une ombre.

Qui ne le sait ? Dans ces humbles villages, inconnus et cachés, loin du bruit, loin du mal, dans ces petites paroisses fidèles aux croyancas des anciens jours, qui n'ont pour tout horizon, dans leur ignorance bénie, que les peupliers de leur fleuve et les murailles noires de leur vieille église — ce qui se passe d'heureux ou de malheureux devient, immédiatement, un évènement local : grâce à cette fraternité chrétienne, qui ne semble qu'un beau rêve et qui se réfugie dans les cœurs simples, toute joie ou toute douleur tombant dans un foyer, a de suite et profondément son contre-coup sur tous les visages et dans toutes les âmes....

Hier, au matin, cette pauvre veuve, cette vaillante chrétienne, qui demeure là bas au Grand-Pré de l'Ecluse, a vu soudain arriver chez elle son fils Yves ... Yves, l'enfant chéri de son âme ; Yves, tout fier et tout souriant dans son nouvel uniforme de soldat.

Il est entré dans la maison et il a embrassé sa mère longuement et tendrement.

"*Ma mère, on nous envoie au Tonkin.. Mardi, nous sommes dirigés sur Marseille, et vers la fin de la semaine nous embarquons.... Ne vous effrayez pas, ma mère....*"

La veuve avait pâli ; elle n'entendait plus. Elle se tenait droite, immobile ; seules, ses lèvres remuaient ; instinctivement — dans le subit brisement de la mère, avec le sublime abandon de la forte chrétienne — instinctivement, sur ses lèvres, elle avait trouvé la prière, muette et ardente.

Le jeune soldat continuait en s'animant :

"*Oui, ma mère, soyez tranquille : la guerre sera promptement terminée ; dans quelques mois nous serons de retour au pays... Et puis, on monte vite en grade sur la terre étrangère... Il y a de la gloire pour ceux qui en veulent... Vive la France ! ma mère, votre fils vous rapportera la croix !..*"

Elle, toujours clouée au sol, plus pâle encore pendant qu'il parlait de la croix attendue, songeait en elle-même à d'autres croix, et douloureusement revait d'un Calvaire que bien d'autres mères avaient gravi avant elle !

Mais au fond, elle était vaillante.. Jadis, aux grandes heures de la superbe épopée vendéenne, un sien aïeul, un paysan de la lande, en déployant le drapeau fleurdelisé, était tombé mort à deux pas de Stofflet et de Larochejacquelain, dans un buisson du Bocage..

Elle était vaillante. Aussi, quand il eut fini : "*J'avais quarante-huit heures. J'ai voulu revoir ma mère et mon église.. me voilà !*"

Alors, avec un beau sourire et dans une forte étreinte, elle lui dit : "*Bien, mon Yves ! Va te battre pour la France et n'oublie pas ton Dieu !..*"

.....

Le salut vient de finir ; après la bénédiction, ravis, bercés par le dernier murmure de l'orgue, tous, hommes et femmes, se levaient..

Le vieux curé à cheveux blancs se retourne et fait un signe :

"*Mes frères, à genoux, et un Ave Maria pour celui qui va partir !*"

On a compris. Et toutes les lèvres répètent l'*Ave Maria* pour le conscrit de la France.

Alors le vieux curé se penche sur le tabernacle, sous le rayonnement des lumières...

Tout autour de la statue de l'Immaculée se déroulait une guirlande de roses blanches, éclose sous la fine aiguille des châtelaines de Grandval, car depuis trois semaines déjà le vent de septembre avait effeuillé les dernières roses dans le jardin du presbytère.

Sous le rayonnemant des lumières, le vieux curé se penche sur le tabernacle, et, de sa main qui tremble, lentement, détache une rose blanche de la guirlande de l'Immaculée.

Il s'approche d'Yves, agenouillé sur les dalles du sanctuaire, et, au milieu d'un de ces silences où l'on entendrait, ce semble, le bruissement des larmes qui tombent, le murmure des sanglots et le battement des cœurs, il remet au soldat le don mystique de la Vierge du Rosaire.

Yves s'incline, porte la fleur à ses lèvres, entr'ouvre sa tunique et dépose la rose blanche sur son cœur.

. . . . . .

Pendant quelques mois, les lettres arrivèrent régulièrement ; et c'était toute une émotion dans le petit pays, du Grand-Pré de l'Ecluse aux saulaies de Saint-Jean, quand on se racontait, de proche en proche, les nouvelles de là-bas, écrites par Yves en longues pages ardentes, qui sentaient la poudre, avec toute la confiance du bon chrétien, tout l'entrain du fier patriote, toute la vertu du soldat en exil et l'irrésistible enthousiasme des vingt ans !

Aux premiers jours du printemps de 1885, la pauvre veuve reçoit une lettre plus courte qu'à l'ordinaire, mais plus joyeuse que jamais.

P. VÉRON.

(A suivre)

—— o ——

CHRONIQUE DOMINICAINE

Saint-Hyacinthe

Le 11 septembre, la paroisse de Notre-Dame de Grâce venait prier aux pieds de Notre-Dame du Rosaire, et accomplissait leur pèlerinage annuel avec une foi et une piété, qui ont dû toucher la Reine du ciel. Ils étaient près de six cents, ces chers pèlerins, et comme pour leur faire fête, le soleil, très avare de ses rayons en ce moment, avait voulu se montrer dans toute sa splendeur. Le R. P. Dion, curé de Notre-Dame de Grâce, conduisait ses ouailles, et les animait de cet esprit de sainte et joyeuse dévotion, qui le caractérise. A la gare, les pélerins furent reçus par le R. P. Béliveau, curé de notre paroisse, qui leur fit les honneurs de son église et les aida par sa parole et par son zèle à sanctifier cette pieuse journée. Le soir surtout, il parla du Rosaire en termes émus et convaincus, qui

allèrent porter la consolation et l'espérance dans bien des cœurs. Et comme tout prend une fin, il fallut se séparer, non toutefois sans promettre de se retrouver l'année prochaine dans ce cher sanctuaire dédié à Marie, où il semble que la prière soit plus recueillie et le sacrifice plus aimé.

—Le 13 septembre, le R. P. Maricourt quittait définitivement notre ville, pour s'embarquer, le 15, à destination de la France. Le couvent de St-Hyacinthe ne saurait oublier qu'il a été son premier prieur, et qu'il s'est dévoué à ses intérêts pendant de longues années. L'année dernière, au moment de l'application de la loi dissolvant les associations religieuses en France, le R. P. Maricourt n'hésita pas à revenir au Canada, et son désir de consacrer à notre œuvre tout le reste de sa vie. Mais l'état de sa santé est venu contredire ce désir de son cœur, en le forçant à rentrer au pays natal. Nos meilleurs vœux l'accompagnent et notre plus fidèle souvenir lui sera gardé.

Victime de son dévoûment

Le R. P. Marie-Vincent Miché, religieux français de l'Ordre de Saint-Dominique, est décédé à Olinda (Brésil), le mercredi de la Pentecôte, (25 mai), victime de son dévouement aux malades atteints de l'épidémie de fièvre jaune qui sévit violemment, en ce moment, à Pernambuco et aux environs.

Le 2 mai, il écrivait à l'un de ses amis : "En ce moment le pays est dévasté par une épidémie de dysenterie d'une violence effroyable. Vous devinez le travail qui en résulte avec une paroisse comme la mienne." Le lundi de la Pentecôte il s'est senti frappé ; le mardi, brûlant de fièvre, il a encore célébré la sainte messe et le mercredi à midi, il était enterré. Il est mort vraiment victime du devoir, car il avait pris cette terrible fièvre en s'exposant tous les jours à porter le saint viatique, sous un soleil de feu, à tous les malheureux qui meurent de l'épidémie.

Le P. Miché appartenait à la Province dominicaine de France. Il était né le 31 mars 1836 dans le diocèse de Nantes et avait fait profession, le le 3 octobre 1874, dans l'Ordre des Frères-Précheurs.

—— o ——

PRÉDICATIONS

Couvent de St-Hyacinthe :

Arthabaska, Retraite au collège..... R. P. Vuillermet
Mégantic, Jubilé, 28 sept. au 2 oct..... T. R. P. Hage
St-Hyacinthe, Cathédrale, Jubilé des dames, 5 au 9 oct ...T. R. P. Hage
St-Hyacinthe, Cathédrale, Jubilé des hommes, 12 au 16 oct...T. R. P. Hage
Tiers-Ordre, le 13..... T. R. P. Hage
Sorel, Retraite, 17 au 21 oct..... T. R. P. Hage
Montréal, Cathédrale, Retraite 23 au 27 oct.....T. R. P. Hage
Cap de la Madeleine, le 10 ..... T. R. P. Béliveau
Trois-Rivières, Retraite 4 au 8..... R. P. Gonthier
Œuvre des Tabernacles, le 12.. ..... R. P. Gonthier
Arthabaskaville, Jubilé, 9 au 12..... R. P. Toutain
St-Hyacinthe, Paroisse, Quarante Heures, le 30..... R. P. Toutain
Fitchburg, Retraite 24 Sept. au 12 oct ..... R. P. Coté
St-Fortunat de Volfestown, Jubilé, 16 au 19..... R. P. Coté
Ham-Nord, Jubilé, 19 au 22..... R P. Coté
Lachine, Jubilé, 25 sept. au 2 oct..... R. P. Couture
Eastman, Jubilé, 3 au 5 oct..... R. P. Couture
Magog, Jubilé, 5 au 9 ..... R. P. Couture
St-Etienne de Bolton, Jubilé, 10 au 14..... R. P. Couture
Ste-Hedwige de Clifton, Jubilé, 15 au 20..... R. P. Couture
Saint-Athanase, Retraite, 23 au 26..... R. P. Couture
Saint-Grégoire, Jubilé, 26 au 29..... R. P Couture
St-Basile, Mission, 25 sept. au 2 oct.. ..RR. PP. Vuillermet et Doyon
St-Dominique, Jubilé, 16 au 22 oct ..... R. P Vuillermet
Sorel, Retraites, 25 sep. au 2 oct..... R. P. Germain
Ste-Sophie de Lévrard, Jubilé, 5 au 9 .. .. R. P. Germain
St-Louis de Bonsecours, Jubilé, 12 au 16..... R. P. Germain
St-Paul d'Abbotsford, Jubilé, 19 au 21..... R. P. Germain
Ste-Marie de Monnoir, 2 au 8 ....R. P. Vuillermet
Worwick, Ste-Elizabeth..... ...T. R. P. Béliveau

— o —

DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

Mme R. Lavoie, St-Hyacinthe ..... messe le 10 août
M. Joseph Fortin, Montréal..... messe le 13 août
Mme Frank Leitenberg, La Nouv. Orléans ..... messe le 17 août
Mlle Domithile Patenaude, Longueuil. ..... messe le 22 août
M. J. B. Beaudet, St Jean Deschaillons ..... messe le 24 août
Mlle Cora Lemoine, Gilbertville..... messe le 25 août
Mlle Alexina Fournier, Lewiston.. ..... messe le 28 août
M. E. Renault, Napierreville ..... messe le 11 sept.
M. Jos. Giard, St-Antoine..... messe le 14 sept.
Mme Vve Chs. Lebrun, Lewiston ..... messe le 17 sept.

— o —

Rédaction : Fr. A. Vuillermet.
Administration : Fr. C. Doyon.

N. B.—Quelques exemplaires de la Revue, numéro de septembre, ont fait fausse route. Prière aux intéressés de les réclamer sous peu.

La Cie d Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

—o—

Importateurs de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES, CIERGES, CHANDELLES, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES et AUTRES FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Communautés Religieuses.

BUREAU ET ENTREPOTS DE DOUANE :

242-246 Rue St-Paul, - MONTREAL

La Cie d'Eau Minérale de St-Hyacinthe

Propriétaire du célèbre **PHILUDOR.**

SPECIALITÉS CHEZ.....

Z. PAQUET,

167-169-171 RUE ST-JOSEPH, St-Roch,

QUEBEC.

SAY noir, gros et fin.	MERINOS blanc, crême et noir.
SAY blanc crême.	SERGE blanche, crême et noire.
ETOFFES pour voiles.	BUNTING blanc, crême et noir.
SOIERIES de toutes couleurs.	CACHEMIRE blanc, crême et noir.

Prix spéciaux et assortiment général pour communautés.

LEONARD FRERES

MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)

PRÈS DE LA DOUANE, **MONTREAL, Que.**

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS—

Boite Postale 639 Telephone Bell 1207 Main

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché, ST-HYACINTHE.

Veuillez signaler ces annonces.

M. O. DAVID & CIE,

Marchands-Tailleurs

84 et 88 rue St-Simon, St. Hyacinthe.

GRAND ASSORTIMENT DE

HARDES FAITES

Habillements Faits sur commande à court avis. Choix complet de Tweeds, Serges, Draps, etc. Chapeaux et Casquettes, Mercerie, etc.

PAGNUELO FRERES,

EPICIERS (Gros et Détail)

141 et 143 Rue Cascades, St-Hyacinthe, Que.

Epiceries, Provisions, Vins et Liqueurs,
Verreries, Quincailleries, Fruits,
Confiseries, Cigares, etc.

RAYMOND & FRERE,

MAGASIN * GENERAL

EN GROS ET EN DÉTAIL

St-Hyacinthe.

Ferronneries de Tablettes, Fer en Barre, Acier à Ressorts et à Limes, Essieux, Ressorts, Charbon, Bois pour voitures, Plâtre, Ciment, Fil de Fer à clôture, Vitres, Huiles, Vernis, etc., etc. Poêles à Fourneau et à Cuisine.

Epiceries, Vins et Liqueurs, stock complet.

. . . *SPECIALEMENT RECOMMANDÉ* . . .

POUR MALADES ET INVALIDES

LE BRANDY Ph. Richard

En vente partout . Agents au Canada.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

MONTREAL.

Veuillez signaler ces annonces.

EAU
DE
Mélisse des Carmes
BOYER
Seul Successeur des Carmes

PARIS — 14, Rue de l'Abbaye. — PARIS

Souveraine contre le Choléra, les Dyssenteries, les Maux d'Estomac; — d'un prompt secours contre l'Apoplexie, Évanouissements, Malaises, etc.

CE MÉDICAMENT EST CONTREFAÇONS

DÉPOT GÉNÉRAL POUR LE CANADA
ROYER ROUGIER FRÈRES, Montréal

Exiger la Signature de
L. Boyer

DÉTAIL DANS TOUTES LES PHARMACIES

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautes Religieuses

MÉRINOS, SAYS,
DRAP DE SÉDAN,
VOILES, TOILES, Etc.

Importation directe des Premières Manufactures Françaises.
Envoi d'Echantillons sur demande.

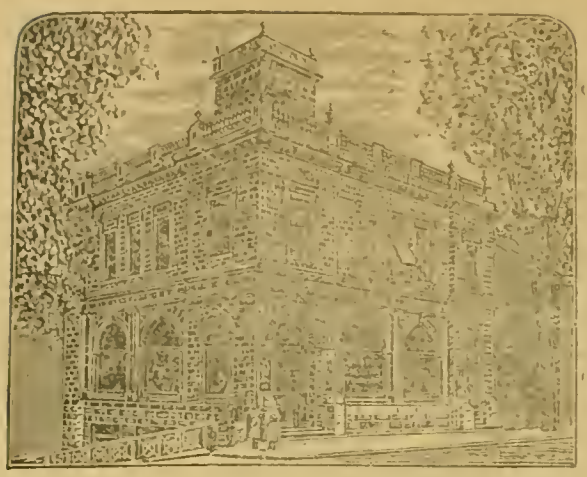
ROUGIER FRERES,

Compagnie incorporée.

No 9 Place des Vosges, PARIS. | **1597 Rue Notre-Dame MONTREAL.**

Veuillez signaler cette annonce.

BANQUE "EASTERN TOWNSHIPS"



Capital : $3,000,000.

Réserve : $1,450,000

Bureau Chef :
SHERBROOKE

Wm. Farwell, Président.,
J. MacKinnon, Gér-Gén.,
S F. Morey, Inspecteur.

—o—

SUCCURSALES ;

Montréal, (Centre)	Montréal. (East)	Montréal. (West)	Waterloo, Qué.
Rock Island,	Cowansville,	Coaticook,	Richmond, "
Granby,	Bedford,	Huntingdon,	Magog, "
Ormstown,	Windsor Mills,	Sutton,	St-Jean, "
Farnham,	Danville,	St Joseph. B.	West Shefford
St Gab de Bran.	Grand Forks B C.	Phœnix, B. C.	Winnipeg, Man.

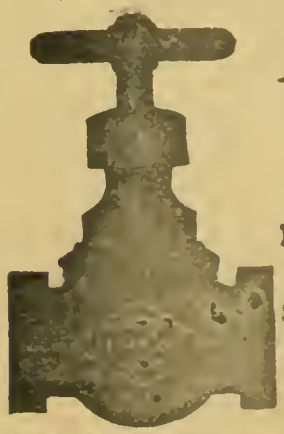
ST-HYACINTHE, QUE., J. Laframboise, Gérant.

S. BOURGEOIS & CIE

Place du Marché, St-Hyacinthe.

—o—

EPICERIES, PROVISIONS, FERRONNERIES, QUINCAILLERIES,
VINS, LIQUEURS, PEINTURES, HUILES,
POÊLES, CHAUX, PLATRE,
ETC, ETC.



A. BLONDIN & CIE,

PLOMBIERS SANITAIRES,

ST-HYACINTHE, P. Q.

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur.
Gaz, Bains, Water-Closets, etc., etc,

SPÉCIALITÉS :

Églises, Presbytères et Communautés Religieuses.

Veuillez signaler ces annonces.